



Lusotopie

Recherches politiques internationales sur les espaces
issus de l'histoire et de la colonisation portugaises

XIV(2) | 2007

**Lusomondialisation ? L'économie politique du Brésil de
Lula**

Faits, fictions, fumées

René Pélissier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/999>

ISSN : 1768-3084

Éditeur :

Association des chercheurs de la revue Lusotopie, Brill, Karthala

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2007

Pagination : 185-191

ISSN : 1257-0273

Référence électronique

René Pélissier, « Faits, fictions, fumées », *Lusotopie* [En ligne], XIV(2) | 2007, mis en ligne le 25 mars 2016, consulté le 13 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/999>

Tous droits réservés

LE BRÉSIL DE LUANDINO VIEIRA

Entretiens*

Juliana Santil : Votre conte « *Estória de Família* »¹ me semble faire une synthèse des images du Brésil qui circulaient en Angola pendant la période coloniale. L'image la plus visible est celle du discours de l'hôte de la fête que vous décrivez dans ce conte, M. Damasceno de Sousa Neto. Ce personnage possède une mentalité colonialiste, selon laquelle le Brésil est un frère, lié au Portugal par un héritage culturel commun, qui exprimerait la matérialisation de l'œuvre civilisatrice du Portugais. La vision la plus courante sur le Brésil à l'époque coloniale était-elle celle-là ?

Luandino Vieira : Je ne peux pas l'assurer mais je crois que c'était la vision centrale, parce que c'était l'axe de la propagande du régime et cela influençait la vision des colons et de leurs descendants (bien que cela ne soit pas explicite dans les documents, car le régime ne voulait pas avouer que sa doctrine dérivait de la pensée d'un sociologue brésilien). Mais c'était aussi la vision des « assimilés », ces personnes qui avaient accès à la culture portugaise, y compris ceux qui contestaient le colonialisme. Les différences sociales n'affectaient pas la vision selon laquelle le Brésil était un modèle. Il y avait, bien sûr, des visions marxistes, plus critiques, comme celles de Mário Pinto de Andrade. Mais en tout cas, l'Angola était fermé à l'époque, on n'avait accès qu'à la culture portugaise, et la seule alternative était la culture brésilienne, parce qu'elle était produite en langue portugaise.

Mon expérience sociologique de l'époque concerne ma mémoire d'enfance. J'étais très jeune à ce moment, j'étais au lycée avec les enfants des colons blancs. Dans mon groupe, il y avait douze Blancs et seulement deux Noirs. Les différences sociales se reflétaient même sur l'organisation des équipes de football. Il y avait des équipes liées aux équipes portugaises, où il n'y avait presque que des Blancs, comme le *Benfica* et le *Futebol Clube de Luanda*, associé à l'équipe de Porto. De l'autre côté, le *Sporting* était l'équipe des métis. Ensuite, il y avait les équipes des « cuisiniers », où il n'y avait que des Noirs, comme l'*Atlético de Luanda*, qui est devenu un centre des nationalistes. Je jouais dans l'équipe des jeunes de l'*Atlético*. Ces clubs avaient une fonction sociale, en organisant des fêtes, des cours d'alphabétisation ou de couture, ou en créant des bibliothèques... Il y avait aussi

* Entretiens de Juliana Marçano Santil avec Luandino Vieira, les 2 et 4 février 2004 à Lisbonne et le 5 mars 2004 à Vila Nova de Cerveira. Les entretiens ont eu lieu en portugais, puis ont été transcrits et traduits par elle, puis révisés par Luandino Vieira. Ils ont été réalisés dans le cadre d'une recherche doctorale. Cf. J. Marçano Santil, « *Ce métier qui nous trouble* ». *Les représentations du Brésil dans l'imaginaire politique angolais : l'empreinte de la colonialité sur le savoir*, thèse de doctorat en sciences politiques, Pessac, Institut d'études politiques de Bordeaux, 2006, 479 p.

¹ J.L. VIEIRA, « *Estória de Família* (Dona Antónia de Sousa Neto) », in Lourentino, *Dona Antónia de Sousa Neto e eu*, Lisbonne, Edições70, 1981.

deux championnats : ceux de la *Baixa* (des grands clubs) et ceux des *musseques*²... Dans les *musseques* il y avait aussi des équipes qui, par leurs noms, et par les noms de leurs joueurs, ne cachaient pas leur origine. Il y avait, par exemple, l'*Acadêmica Social Escola do Zangado*, de Luanda, ou le *Onze Bravos do Quinzau*, d'un village *bakongo* au Nord de Luanda. Mais pourquoi suis-je en train de raconter tout cela ? Ah, oui ! Le football brésilien était le modèle pour tous ces clubs et pour tous les joueurs. Bien que leur organisation fût politisée, l'influence brésilienne ne l'était pas. Tout le monde suivait le football brésilien : on copiait le style, plus tard, on importait des entraîneurs, à la radio les narrateurs copiaient les narrateurs brésiliens... Il y avait des nationalistes qui connaissaient le Brésil, comme António Jacinto et Viriato da Cruz. On savait que le Brésil avait été une colonie du Portugal. Pour moi, l'affinité entre le Brésil et l'Angola n'est pas une question de langue exclusivement, mais ce sont des affinités créées par le trafic des esclaves. La langue portugaise ne résume pas l'ensemble des échanges entre le Brésil et l'Angola. Quand je parle à des Brésiliens, je ne pense pas toujours que c'est la langue qui nous unit, parfois c'est la manière de rire. Je sais que cela est très subjectif...

J.S. : Mais en ce qui concerne le régime, quelle était l'attitude du Portugal vis-à-vis de l'image du Brésil ? C'était une attitude de propagation d'une certaine image forgée préalablement ? Appreniez-vous des choses sur le Brésil à l'école, par exemple ?

L.V. : Je pense que l'attitude du Portugal a été double. Il a insisté à faire du Brésil un allié seulement après la radicalisation du nationalisme. C'est quand il a commencé à faire des invitations aux Brésiliens et à essayer de coopter le Brésil... Je ne me rappelle pas d'avoir appris quoi que ce soit sur le Brésil à l'école. Ni même sur l'Angola. On n'apprenait que sur le Portugal. Je sais jusqu'à aujourd'hui le nom de toutes les rivières portugaises...

J.S. : Quels étaient les canaux de transmission des images du Brésil auxquels vous aviez accès à l'époque ? Il y a des gens qui citent les revues brésiliennes qui circulaient en Angola (Cruzeiro, Manchete), les informations fournies par le régime (par le journal A Província de Angola, par exemple), la littérature, le football, la musique et même la littérature de cordel³. Quelles étaient vos sources personnelles ?

L.V. : Je me souviens des revues brésiliennes qui circulaient en Angola, dès les années 1940... Ma mère aussi avait une petite radio Phillco, à laquelle elle écoutait, je ne sais pas comment, radio *Globo*, je crois. Ainsi, j'ai appris toutes les sambas brésiliennes des années 1940 et 1950. C'était curieux. Beaucoup plus tard, après l'indépendance, je suis allé à un colloque sur le cinéma au Mexique et je me suis approché de la délégation brésilienne. À un moment donné, ils ont commencé à jouer des sambas des années 1940 et je les connaissais par cœur. Ils étaient très étonnés : « comment peux-tu connaître ces sambas ? ». La vérité, c'est qu'on écoutait plus de musique brésilienne que portugaise à l'époque. Ensuite, on

² Quartiers suburbains, en général construits sur un sol sablonneux.

³ Genre de littérature populaire écrite du Brésil.

a créé des « *rádios clubes* », qui appartenaient aux associations et c'était clair que la musique brésilienne était la seule alternative à la portugaise. En revanche, j'ai entendu parler de la littérature de *cordel* seulement après l'indépendance... Mais je peux dire qu'il y a eu trois événements concernant la présence du Brésil en Angola qui sont restés dans la mémoire des Angolais. Le premier a été l'arrivée du bateau Custódio de Melo. Je sais qu'il a apporté de la littérature clandestine, par les mains d'un marin. J'avais à peu près 15 ans et je ne m'intéressais pas à la politique. Pour moi, ce qui était spécial c'était l'opportunité de visiter un bateau de guerre. On avait une certaine tradition à Luanda de visiter les bateaux, comme le Sagres de la marine portugaise. De plus, si le navire venait du Mozambique, on savait qu'il apportait la meilleure bière, la Laurentina. Mais, pour moi, c'est incontestable que ce bateau brésilien a apporté de la littérature clandestine. Je le sais parce qu'il y a eu des documents et des livres qui sont restés et dans lesquels on a étudié plus tard... Je me rappelle avoir étudié la philosophie matérialiste ou avoir connu des écrivains soviétiques, par l'intermédiaire des livres apportés du Brésil, peut-être pas forcément apportés par le Custódio de Melo. Ces livres ont fini dans la bibliothèque du club *Botafogo*, à laquelle j'ai donné tous mes livres de Jorge Amado...

J.S. : *Jorge Amado semble avoir été la référence pour tous les intellectuels angolais...*

L.V. : Je me rappelle qu'en 1956, je faisais le service militaire à Huambo. Un jour, que je rentrais de la caserne à vélo, j'ai vu dans la vitrine de la librairie Lello un exemplaire de *Subterrâneos da Liberdade* de Jorge Amado. J'y suis entré et j'ai demandé le prix. La somme demandée équivalait à un mois de mon salaire. Mais j'avais besoin d'avoir ce livre, parce qu'on ne le trouvait pas à Luanda. Je l'avais déjà lu parce que quelqu'un me l'avait prêté, dans ce système de circulation de livres clandestins... Mais c'était rare de l'avoir et il était arrivé à Huambo peut-être par le port de Lobito, où la surveillance était moins rigide qu'à Luanda... Ensuite, il venait par le chemin de fer, je suppose... En tout cas, la solution que j'ai trouvée pour avoir le livre c'était de faire les dons de sang pendant trois semaines pour toucher l'argent nécessaire... Plus tard, j'ai rencontré Jorge Amado et je lui ai raconté l'histoire en lui disant qu'il me doit un demi-litre de sang...

J.S. : *Quels étaient le deuxième et le troisième événements qui ont marqué la mémoire des Angolais à propos du Brésil que vous mentionniez ?*

L.V. : Le deuxième événement a été la visite de l'ambassadeur brésilien au Portugal, Negrão de Lima. On commentait qu'il était accompagné par des adjoints qui étaient très progressistes. Je me rappelle avoir écouté les camarades les plus âgés qui en parlaient... Je me rappelle juste avoir été au courant des informations sur la visite... Le troisième était la visite d'un groupe de football brésilien de Araraquara... Mais je n'étais pas à Luanda à ce moment, je ne sais pas trop comment cela s'est passé... Je me souviens aussi de la visite des musiciens brésiliens en Angola dans les années 1950 et 1960. D'un côté, ces musiciens faisaient des concerts de *samba* pour les colons au cinéma *Tropical* ou au *Nacional*. De l'autre, ils faisaient des concerts au cinéma *Miramar* ou dans des clubs près des *musseques* et j'ai appris qu'il y avait eu des contacts avec des musiciens des banlieues... Ces rencontres ont eu des connotations politiques... C'étaient des musiciens qui sont

venus avec Dalva de Oliveira ou bien Carmélia Alves, je crois. J'ai écouté cette histoire au [camp de] Tarrafal⁴, on m'a dit que ce contact a provoqué des problèmes politiques...

J.S. : *Quel était le rôle de la littérature dans la propagation des images du Brésil en Angola ?*

L.V. : La source principale d'information sur le Brésil était la littérature. Au début, c'était le Nordeste, José Lins do Rêgo, Rachel de Queirós, Jorge Amado. Ensuite, Érico Veríssimo et, plus tard, il y avait des amis qui m'envoyaient Lúcia [Fagundes Telles], Clarice [Lispector] et Nélida Piñon... On est resté plusieurs années (de 1975 à 1985) sans importer des livres, surtout à cause de la surveillance idéologique du régime. De plus, la diplomatie brésilienne n'était pas très intéressée à un échange, ce qui a changé seulement après 1985⁵... Avant, il y avait plusieurs voies d'entrée de la littérature brésilienne en Angola. Je pense que la librairie Lello recevait des choses directement de Lisbonne. Il y en avait cinq, dans les villes les plus importantes, Luanda, Huambo, Benguela, Lobito, Malange. La librairie Magalhães recevait des livres directement du Brésil, qui entraient par le port de Lobito et échappaient ainsi à la Pide (Police internationale et de défense de l'État). La guerre a stimulé le marché des livres en Angola, parce que les soldats portugais consommaient eux aussi des livres... Jusqu'en 1976, on a importé des livres du Brésil. Mais après, la librairie *Centro do Livro Brasileiro*, propriété de Xita Menezes, un métis nationaliste, qui a entretenu cette librairie pendant vingt ans, a fermé. António Jacinto a été essentiel pour la divulgation de la littérature du Nordeste. Il recevait les livres et nous les montrait. C'est lui qui m'a montré les auteurs du Nordeste et aussi les traductions des auteurs russes, comme Gorki, Tolstoï... Ceux-ci, je les ai lus dans des traductions portugaises de la maison d'édition *Inquérito* ou *Gleba*, qui a pu publier des livres lors de la vague de libération juste après la fin de la guerre...

J.S. : *Après ce rapprochement avec les écrivains du Nordeste, quelle a été l'évolution de votre rapport à la littérature brésilienne ?*

L.V. : Après, il y a eu pour moi la grande découverte de Guimarães Rosa, quand j'étais à Tarrafal – un épisode que j'ai déjà raconté en d'autres occasions. J'avais déjà écrit *Luanda* et le docteur Eugénio Ferreira m'a envoyé en prison *Sagarana*. Quand j'ai lu *Burinho Pedrês*, c'était une illumination pour moi... Au Portugal, quand j'y travaillais avant l'indépendance, entre 1972 et 1974, je n'ai fait aucune découverte spéciale à propos de la littérature brésilienne. Ensuite, mes relations avec la littérature brésilienne ont été entretenues par des amis qui m'envoyaient des livres ou alors j'allais dans des colloques, où je recueillais des livres...

⁴ Luandino Vieira a été prisonnier au camp de concentration de Tarrafal (dans l'île de Santiago de Cabo Verde) par le régime salazariste de 1964 à 1971.

⁵ Soit à la fin du régime militaire au Brésil.

J.S. : *En ce qui concerne la pénétration littéraire du Brésil en Angola, est-il possible de distinguer le moment où la vision du Brésil cesse d'être associée à l'héritage portugais pour commencer à inspirer l'autonomie et la construction de l'identité angolaise ?*

L.V. : Je pense que notre passé de répression a développé chez les Angolais une sensibilité politique exacerbée. Une histoire si simple comme *Jubiabá* était interprétée comme politique... Pour nous, c'était la première fois que le Noir était le centre d'une œuvre littéraire. Peut-être faisait-on une lecture un peu biaisée de la littérature brésilienne. Mais il n'y avait pas que la littérature brésilienne. La littérature américaine était particulièrement importante pour moi, parce que j'ai appris très tôt l'anglais. Je lisais Faulkner, Hemingway, Sinclair Lewis, Steinbeck... La littérature latino-américaine a été importante aussi. J'ai commencé une correspondance avec un Portugais exilé en Argentine qui m'a envoyé une série de petits livres très importants pour moi. Ce n'était pas plus de dix livres, mais ils ont été très importants. C'était Lorca, Neruda, Cortázar, Rubem Darío, Ciro Alegria, Carpentier, Carlos Fuentes... En tout cas, la littérature brésilienne était spéciale parmi ces influences parce qu'il y avait des correspondances entre le Brésil et l'Angola. Tout le monde voulait écrire comme Jorge Amado, parce que c'était la meilleure façon de parler de l'Angola... De plus, si la littérature portugaise a été importante, c'est bien la littérature du *Nordeste* qui nous a éduqués pour la littérature portugaise. On lisait les néoréalistes, prêtés par António Jacinto. Au lycée, on lisait Eça, Camilo, Fernão Lopes...⁶

J.S. : *Dans le conte « Estória de Família », il y a aussi une autre vision du Brésil, celle de l'élite « angolense », partagée entre l'adhésion à la culture portugaise et la nécessité d'affirmation de l'identité africaine. Dans le conte, cette vision est personnifiée par la figure de Temístocles Zé da Cunha. Croyez-vous que le Brésil n'a été accessible aux nationalistes angolais que parce que ceux-ci avaient une culture coloniale ? Y avait-il un autre moyen de concevoir le Brésil libre de cette médiation faite par la culture portugaise ?*

L.V. : L'élite nationaliste angolaise avait une formation fournie par le Portugal. Il n'y avait pas d'alternative. Dans d'autres colonies, soumises à d'autres métropoles, les canaux d'accès à la culture étaient plus nombreux, mais en Angola, les élites se sont formées dans la culture portugaise. Si on pensait sur « ce que le régime avait fait de nous », la constatation était que le régime avait fait de nous des Portugais. Mais le plus important, ce n'était pas ce que le régime avait fait de nous, c'était ce que nous étions prêts à faire à partir de cela. Cette matrice portugaise de notre culture introduisait une ambivalence, qui a été surmontée idéologiquement. Et la négritude qui arrive en Angola n'est pas celle des Noirs, de Senghor ou de Diop, mais celle d'un métis, Nicolas Guillén. Cela est très révélateur. Le Brésil était la partie la plus positive de cette ambivalence. Le Brésil était un modèle pour tout le monde. Le Brésil était le modèle pour les nationalistes, mais à condition qu'il n'y ait pas les contradictions sociales. Pour les non-nationalistes, le Brésil était un modèle aussi. Je vous donne un exemple. Même dans nos débats socialistes, l'Union soviétique, par exemple, n'a jamais été un modèle. Les nationalistes pensaient à un modèle central et non fédéral comme

⁶ Fin du premier entretien.

l'Union soviétique. L'identité politique unifiée du Brésil était un modèle, on voyait le Brésil comme un tout, les différences régionales n'étaient pas importantes, l'homme de Minas était avant tout un Brésilien, l'homme de Bahia aussi. C'était comme cela que nous voulions construire l'État indépendant de l'Angola. C'est vrai que le Brésil qui était dans notre tête était celui du Nordeste, c'était ce Brésil auquel on s'identifiait. Mais je pense que cette identification à une région brésilienne n'était pas consciente, le Brésil était dans nos têtes comme un tout. On avait conscience de l'inégalité. Mais l'inégalité au Brésil était moins importante – pour nous, le plus important était l'indépendance. Je me souviens d'avoir lu un petit livre à Tarrafal, dont le titre était *O negro no garimpo de Minas Gerais*, écrit par Ayres da Mata Machado Filho. J'étais très frappé par ce livre parce qu'il y avait des transcriptions de chansons de travail des esclaves du Brésil en *umbundu*. On pensait qu'au Brésil il n'y avait que des *quimbundus*, mais ce livre démontrait qu'il y avait eu d'autres peuples angolais dans la formation du Brésil. Je me rappelle que ce livre a provoqué un grand impact chez nous.

J.S. : *Comment vous avez eu accès à ce livre, en prison ?*

L.V. : Je recevais le supplément littéraire d'un journal de Belo Horizonte, envoyé par certains amis de Lisbonne et j'ai lu une recension sur ce livre dans ce journal. À un moment donné, en prison, j'ai eu l'autorisation de recevoir des magazines littéraires. Il y a une histoire très drôle. Quand j'ai reçu cette autorisation, j'ai décidé de commencer à recevoir un magazine français, je ne sais plus si c'était *Les lettres Françaises* ou *Le Magazine Littéraire*, j'ai payé pour un an d'abonnement mais je n'en ai jamais reçu les exemplaires. Seulement un an après, j'ai reçu tous les numéros de l'année écoulée : les revues avaient été envoyées d'abord à Santiago de Cuba. Ensuite, comme on n'a pas trouvé de Luandino Vieira là-bas, on les a envoyés à Santiago du Chili, d'où elles ont été remises en France et seulement après on les a envoyées à Santiago du Cap-Vert. Mais en ce qui concerne le supplément littéraire de Belo Horizonte, je pouvais le recevoir parce que c'était un journal littéraire brésilien, donc ce n'était pas quelque chose de dangereux. Je pouvais faire venir par courrier des livres d'études, des grammaires, des dictionnaires et j'ai fait la commande du livre d'Ayres da Mata au Portugal. Mais mes amis du Portugal m'encourageaient à lire des choses brésiliennes parce qu'à ce moment-là, c'était plus important de connaître la culture brésilienne que la portugaise. Le Portugal vivait dans une atmosphère trop confinée.

J.S. : *Une autre image du Brésil qui se trouve dans le conte « Estória de Família » est celle des familles angolaises qui ont eu des ancêtres brésiliens. Cette mémoire était-elle forte chez les familles angolaises ? Quelle était sa connotation, favorable à l'« héritage portugais » ou tournée vers la valorisation de l'identité angolaise ? Aujourd'hui cette mémoire demeure-t-elle ?*

L.V. : Dans le conte je veux attirer l'attention sur le fait que cette ancestralité brésilienne est revendiquée majoritairement du côté des gens qui viennent des familles qui ont maîtrisé le commerce des esclaves, et non du côté des ceux qui sont des descendants des esclaves exportés au Brésil. Mais il y avait deux sentiments à cet égard. D'un côté, l'ancestralité brésilienne était un symbole de supériorité par rapport aux Africains. De l'autre, il y avait la fierté d'avoir aidé à construire le Brésil. En tout cas, l'ancestralité brésilienne avait une valeur plus positive que

la portugaise, personne ne revendiquait le fait d'être descendant des Portugais. Aujourd'hui je pense qu'il y a une dilution de cette mémoire.

J.S. : *Une autre image du Brésil que je trouve dans le conte est celle d'un pays qui a un intérêt stratégique au moment du début de l'agitation pour l'indépendance. Il est nécessaire d'être attentif aux impressions que le Brésil peut avoir de l'Angola à ce moment. L'image du Brésil en tant qu'allié de Salazar était-elle très répandue en Angola ?*

L.V. : On savait que le Brésil et le Portugal étaient des alliés, on ne se faisait pas d'illusion. Mais on séparait bien les choses. On comprenait très bien, par exemple, le comportement de Negrão de Lima, parce que, officiellement, le Brésil était un allié de Portugal. Mais l'élection de Jânio [Quadros] a été reçue avec joie...

J.S. : *Une image du Brésil de l'époque, qui est peu connue, est celle alimentée par les anti-colonialistes blancs, qui voulaient une indépendance rhodésienne ou brésilienne, dans laquelle le pouvoir blanc serait maintenu. Vous rappelez-vous de ce genre de position ?*

L.V. : Le Brésil était aussi admiré par les Blancs qui défendaient une solution rhodésienne pour l'Angola. Après le 25avril [1974], deux ou trois partis sont apparus (le PDA, par exemple) qui étaient des continuations des FUAs et des FULAs des années 1960⁷. Cette ambivalence a toujours existé : l'image du Brésil a servi pour les trois côtés. Les nationalistes n'ont jamais dit qu'ils voulaient un Brésil en Afrique, mais les séparatistes blancs le disaient explicitement.

J.S. : *Je voudrais vous entendre sur la correspondance échangée avec Salim Miguel, l'écrivain brésilien du groupe Sul⁸, dans les années 1950. Quel souvenir gardez-vous de ce contact ?*

L.V. : Salim Miguel a été mon seul contact au Brésil à l'époque. C'est un contact que j'ai établi grâce au groupe des nouveaux intellectuels d'Angola, spécialement grâce à António Jacinto, qui écrivait à Salim et qui lui envoyait des contes qu'on écrivait. Je ne me souviens pas bien du contenu de cette correspondance. Je sais que les lettres avaient pour base la littérature et l'exemple de la revue *Sul*. Cette revue était un exemple pour nous, un exemple d'agitation culturelle. À ce moment, cette correspondance n'était pas très contrôlée par la Pide, les choses ont empiré plus tard, après 1959⁹.

⁷ PDA, *Partido democrático angolano*, FUA, *Frente de unidade angolana*, FULA, *Frente unida para a libertação de Angola*, petits partis autonomistes ou indépendantistes surtout formés d'Angolais blancs.

⁸ Le groupe Sul avait été formé dans les années 1950 par des intellectuels de Florianópolis (sud du Brésil), qui ont entretenu une large correspondance avec des écrivains africains à l'époque. En ce qui concerne l'Angola, une partie de ces lettres ont été très récemment publiées par Salim Miguel lui-même : S. MIGUEL (ed.), *Cartas d'África e alguma poesia*, Rio de Janeiro, Topbooks, 2005, 188 p.; cf. le compte rendu de cet ouvrage par J. SANTIL, *Lusotopie*, XIII(2), juin 2006 : 196-201.

⁹ Date du « Procès des Cinquante », issu de la grande vague d'arrestations de cette année-là.

J.S. : *Vous êtes-vous jamais rencontrés ?*

L.V. : J'ai vu Salim seulement une fois, bien plus tard, dans un congrès de littérature brésilienne à São Paulo, dans les années 1980. On voulait créer au Brésil une association d'écrivains et j'étais là pour parler de l'expérience de l'*União dos Escritores Angolanos*. On s'est parlé très rapidement, parce que je devais aller à Brasília. Je me rappelle très mal cette rencontre, je me rappelle que Salim avait l'air métis, il devait avoir des ascendances africaines¹⁰. J'ai dû partir, j'avais été convoqué par le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, qui voulait parler à un interlocuteur de l'intérieur du MPLA¹¹ sur des intérêts brésiliens en Angola. C'était une conversation informelle, sur la situation politique en Angola, sur Capanda, etc.

J.S. : *À l'époque de la correspondance, est-ce que vous vous faisiez une idée du Brésil comme un pays de liberté et de modernité ?*

L.V. : On lisait la revue *Sul* et on imaginait la situation culturelle de Florianópolis et du Brésil. C'est clair qu'on pensait que le Brésil avait un degré de liberté plus grand que le nôtre puisqu'on pouvait avoir une revue comme la *Sul*, qui publiait des écrivains africains...

J.S. : *Avez-vous une idée de la manière dont António Jacinto s'est servi pour établir des contacts avec le Brésil ?*

L.V. : Je sais que António Jacinto et Mário Alcântara Monteiro avaient des liaisons directes avec le Parti communiste brésilien (PCB). Il y a même cette espèce de parenté entre le Parti communiste angolais (PCA) et le PCB. Je peux assurer que le PCA était largement inspiré du PCB. On a malheureusement perdu les statuts, copiés du PCB... Ces statuts ont fini par être enterrés dans une boîte à biscuits quelque part au Golungo Alto, à cause des persécutions politiques et je ne sais plus ce qu'ils sont devenus...¹²

J.S. : *Nous pouvons commencer en parlant des lettres envoyées à Salim¹³...*

L.V. : Je me reconnais entièrement dans cette correspondance. J'ai la mémoire de l'avoir écrite, et la mémoire de l'épisode historique. Mais je m'attendais à des lettres beaucoup plus naïves. Les premières sont bureaucratiques. Ensuite, après 1957, j'ai commencé à recevoir la revue et à lire les livres de Salim. Je vois qu'alors j'écrivais des lettres avec beaucoup de précaution. Derrière ce discours culturel, il y a une préoccupation politique. À première vue, il semble qu'il s'agit de jeunes qui veulent une place dans le monde des lettres. Mais dans une de ces lettres j'ai trouvé une référence qui m'a étonné : « l'asphyxie du monde colonial ». Dans une autre, j'ai trouvé les termes suivants : « des jeunes qui veulent chanter les thèmes de leur terre et de leur peuple ». Je ne m'attendais pas à ce que cette

¹⁰ En réalité, Salim Miguel est un Brésilien d'origine libanaise.

¹¹ MPLA, Mouvement populaire de libération de l'Angola, au pouvoir dans le pays depuis 1975.

¹² Fin du deuxième entretien.

¹³ Après le deuxième entretien, j'avais envoyé à Luandino, pour qu'il les relise, copie des lettres envoyées par lui à Salim Miguel dans les années 1950.

conscience fût déjà insérée dans une pensée de lutte nationaliste, ni à ce qu'il ne s'agisse pas seulement d'une lutte littéraire. La présence d'Antônio Jacinto dans cette histoire prouve l'implication politique de cette liaison. Nous voyions dans la revue *Sul* un exemple de lutte politique. J'ai été surpris par la présence de cette conscience politique dans les lettres envoyées au Brésil. À cette époque, la revue *Sul* n'était pas une affaire de politique pour nous. Mais la réalité est que c'était un exemple d'action culturelle avec une intention d'action politique. Cela se voit dans d'autres actions que nous menions à cette époque. Henrique Abranches, par exemple, avait fait une étude sur les instruments musicaux africains. Ce n'était pas une initiative politique, c'était une action culturelle, mais, en réalité, il y avait une connotation politique. Cette étude a commencé à être publiée, par parties, dans *A Província de Angola*. Après en avoir publié trois ou quatre parties, la Pide a commencé à faire attention à l'intention politique de l'étude. Notre groupe, formé par Antônio Cardoso, Adolfo Maria Rodrigues, Henrique Guerra, qui se réunissait dans le café *Montecarlo* et qui était très influencé par Antônio Jacinto, était aussi en train de faire des choses. On était en train de publier des textes, comme les *Poemas da circunstância* d'Antônio Cardoso ou *A cidade e a infância* que j'avais écrit. Nous voulions aussi publier l'étude d'Henrique Abranches. Je ne savais plus qu'à cette époque nous avions déjà une conscience politique à propos de l'action culturelle.

J.S. : *Quelle image du Brésil le contact avec Sul véhiculait-il ?*

L.V. : Cette liaison propageait une vision positive du Brésil et du groupe *Sul*. En ce qui concerne le Brésil, je ne me souviens pas avoir eu envie de partir au Brésil. Le Brésil n'était pas vu comme un endroit d'évasion. Le Brésil était vu comme exemple et il donnait la sensation que nous n'étions pas si enfermés. En ce qui concerne le groupe *Sul*, il y avait cette coïncidence humaniste entre nous et ces intellectuels. Le fait qu'ils publiaient nos écrits me montre qu'il y avait une coïncidence antérieure à tout cela. Nous nous considérions comme des compatriotes. Le fait qu'ils ont publié nos textes montre une intimité entre Angolais et Brésiliens. Je lisais des revues culturelles portugaises et je n'ai jamais eu l'idée de leur demander de publier nos articles. Pourquoi n'avons-nous pas écrit de lettres aux écrivains néoréalistes portugais ? Une revue américaine, par exemple, publierait difficilement nos articles.

J.S. : *Dans quel genre de revue publiiez-vous à l'époque ?*

L.V. : En Angola, on publiait dans l'*Estandarte*, journal des missions africaines protestantes, le *Farolim*, journal de la presse des années 1930 qui avait survécu... On publiait aussi dans les journaux qui existaient, comme le *Diário de Luanda*. Après, nous avons repris la revue *Cultura*, de la *Sociedade Cultural de Angola*. Je me rappelle que je lisais le journal *Paratodos*, une publication culturelle de Rio. C'était un modèle de journal culturel, lié à Jorge Amado. Antônio Jacinto recevait cela, par ses liaisons avec le PCB. Dans ce journal, il y avait des dessins de Caribé. Quand je les voyais, je me disais : « il faut qu'on fasse pareil ». Nous avons appris une discipline politique littéraire plutôt du Brésil que du Portugal. Ceux qui l'ont apprise du Portugal sont ceux qui y ont vécu. On a aussi publié des articles dans le *Brado Africano*, parce qu'en Angola il n'y avait pas beaucoup de publications

culturelles. Le *Brado Africano* réunissait le nationalisme mozambicain métis et noir¹⁴. En Angola, il n'y avait pas de cela. Il y avait des journaux des groupes. Par exemple, il y avait un journal à Benguela, qui appartenait à un groupe de colons opposés à la métropole. Le journal s'appelait *O Intransigente*. Ce groupe a donné des voix à Humberto Delgado¹⁵. Benguela, d'ailleurs, a été la seule ville où Delgado a vaincu largement, parce qu'il y avait beaucoup de colons qui travaillaient dans l'agriculture et le commerce et qui formaient une sorte de bourgeoisie. À Luanda, le vote a été plus équilibré. Les classes sociales étaient plus travaillées idéologiquement et il y avait plus de liaisons avec le PC. Le journal *Cultura 2* a été repris par un groupe de colons portugais progressistes qui nous y ont donné de l'espace.

J.S. : *Quelles autres revues en dehors de l'Angola ont-elles publié des articles d'écrivains angolais ?*

L.V. : Seulement *Sul* et les revues mozambicaines. La recherche de ces contacts était une stratégie d'António Jacinto. Ce qui rapproche le Brésil de l'Angola est plus profond que ce qui rapproche l'Angola du Mozambique. La liaison entre l'Angola et le Mozambique est née avec la lutte commune contre le colonialisme, notamment dans la *Casa dos Estudantes do Império*.

J.S. : *Vous avez écrit un conte pour Sul...*

L.V. : J'étais à l'armée. J'étais en charge d'une troupe d'« indigènes ». Ils voulaient chanter en travaillant et je leur donnais la liberté de chanter les choses de leur terre. Donc, j'étais critiqué par mes supérieurs. Ils m'ont appris que l'armée avait une action civilisatrice. Les gens étaient obligés de se laver, de tuer les poux, d'apprendre à lire et à écrire. Pour moi, lire et écrire leurs apportaient des outils pour comprendre leur situation. Voilà ce que je pouvais faire, bien que je fusse accusé de réformisme. Cela m'a donné une vision non extrémiste des choses. Les Brésiliens sont rarement des extrémistes, il y a toujours de l'indulgence. Il y a ceux qui disent que ceci relève du manque de rigueur. Je me rappelle que j'ai parlé à un de ces soldats indigènes qui avait quitté l'armée. Je pense que le conte que j'ai écrit pour *Sul* était sur cela, le titre était *Odesertor*¹⁶. L'indigène quitte l'armée parce qu'il ne considère pas le travail militaire comme travail. Le travail pour lui est au champ. Les militaires portugais ne comprenaient pas cela. Finalement, c'était un mauvais conte, mais ce n'est pas grave. Mes expériences sont des expériences d'élite. J'ai pu faire des études. Les jeunes avec qui j'ai grandi faisaient partie de la classe moyenne. Je n'ai jamais perdu la conscience que j'étais une personne privilégiée. Je me souviens que, lorsque j'ai été arrêté pour la première fois, le policier de la Pide m'a dit : « Pourquoi t'es-tu mêlé à ces affaires, tu touches 8 000 escudos par mois ! »

J.S. : *Le « Brésil » circulait-il seulement parmi les élites ?*

L.V. : Pas exactement. On peut prendre l'exemple de la samba. Il y avait des artistes brésiliens, comme Carmélia Alves, qui faisait des tournées en Angola pour

¹⁴ Organe de l'*Associação Africana*, de Lourenço Marques (Maputo).

¹⁵ Aux élections présidentielles de 1958, Humberto Delgado, candidat de l'opposition, a obtenu la majorité des voix dans plusieurs villes angolaises et mozambicaines, mais pas dans les capitales.

¹⁶ En réalité, le titre est *O homem e a terra*.

les élites. Cependant, quand ils étaient en Angola, on organisait toujours d'autres événements plus populaires et plus « clandestins », comme des déjeuners, par exemple. C'est difficile de marquer les frontières entre peuple et non-peuple. Nous étions des intellectuels mais nous nous rencontrions dans la banlieue, au *Bairro Operário*¹⁷. Et à cause de ma personnalité et aussi de la situation, je cherchais à me mélanger. Cela est le résultat de ma formation, de mon éducation idéologique, qui m'a conduit à une pratique idéologique. Je parle aussi facilement avec l'homme qui coupe les palmiers qu'avec le Président. Cela n'est pas une vertu à moi, je suis un produit de mon époque. J'ai vécu en un temps extraordinaire, qui m'a permis d'agir. Mon expérience est une expérience d'élite, mais ce n'est pas une expérience avec le dos tourné au peuple. Le fait d'être écrivain aide aussi, l'écrivain ne peut pas tourner le dos au peuple, à la vie. Mon attitude est celle de toujours chercher une vision historique des phénomènes, une origine historique. Ma manière de voir les choses est libérale.

J.S. : *Les sources d'information de l'Angola sur le Brésil ont-elles changé dans les années 1960 et 1970 ?*

L.V. : Je ne peux rien dire des sources d'information en Angola à propos du Brésil pendant le processus de lutte pour l'indépendance parce que j'étais en prison, à Tarrafal. Là-bas, je n'avais pas beaucoup d'information. Je n'avais que des revues culturelles, les cahiers littéraires, l'*Arquipélago* (journal censuré du Cap-Vert) et ce journal culturel de Belo Horizonte. Je n'avais pas de contact avec le MPLA. Parfois, à Noël, on recevait une lettre d'un ancien membre du mouvement, envoyant des dollars à tous. Nous étions isolés dans une île isolée.

J.S. : *Un événement très important de l'histoire de liaisons entre le Brésil et l'Angola a été la reconnaissance de l'indépendance angolaise par le Brésil¹⁸. Quelle est votre mémoire à propos de cet épisode ?*

L.V. : En ce qui concerne la reconnaissance de l'indépendance par le Brésil, il y a eu beaucoup de polémique. Je ne sais pas. Parfois je me dis que c'était un caprice de l'histoire. Il n'y avait pas de liaison entre la guérilla et le Brésil. Je ne sais pas ce qui a motivé cet appui. Le dernier pays à nous reconnaître a été les États-Unis¹⁹. Le Portugal n'était pas parmi les premiers, mais il n'a pas été le dernier non plus. Je n'ai pas trop réfléchi à l'époque sur l'attitude du Brésil. Je me demandais pourquoi le Portugal ne nous reconnaissait pas. « Qu'est-ce que cette histoire de rendre la souveraineté au peuple ? », je me demandais. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, Luanda était assiégée, il y avait deux armées, une à la porte de la ville²⁰, l'autre au Sud²¹.

¹⁷ « Quartier ouvrier », construit par les autorités coloniales, pour tenter de contrôler le développement urbain. Il s'agit d'un quartier populaire, mais à bien distinguer des *musseques*.

¹⁸ Le 11 novembre 1975, le Brésil, alors soumis à une dictature militaire anticommuniste, fut le premier pays à reconnaître officiellement le régime du MPLA (« marxiste-léniniste »).

¹⁹ Seulement en 1992.

²⁰ L'armée du FNLA (Front national de libération de l'Angola), soutenue par des éléments zaïrois.

²¹ L'armée sud-africaine.

J.S. : *Et après votre retour en Angola, quel était l'état de la relation avec le Brésil ?*

L.V. : Plus tard, suite aux années au camp de concentration, ma sensibilité a changé, c'était urgent d'agir entre 1975 et 1980, la vie est devenue trop difficile. J'ai commencé à réévaluer la profondeur de l'héritage brésilien quand les Brésiliens ont commencé à construire Capanda. J'étais au gouvernement, dans le secteur de la culture et j'essayais de mettre en marche des activités culturelles pour que la coopération avec le Brésil ne soit pas purement financière. Odebrecht m'a semblé être une entreprise ayant une sensibilité culturelle. Nous avons commencé les négociations (j'étais à l'époque à l'Institut du Cinéma) pour que le processus de construction de Capanda soit filmé chaque jour, pour que les ethnologues puissent voir les changements écologiques provoqués par cet ouvrage sur la société, ainsi que les altérations qui en découlaient. On avait établi un dialogue avec des réalisateurs brésiliens pour la création d'une équipe. Mais le projet a été réduit à l'enregistrement de l'évolution de l'ouvrage d'ingénierie. Si on avait pu le faire, le document aurait été très riche, surtout parce que l'usine a été complètement détruite plus tard par l'Unita (Union pour l'indépendance totale de l'Angola).

J.S. : *Y avait-il une politique culturelle envers le Brésil ?*

L.V. : Il y avait une politique culturelle pour la relation entre le Brésil et l'Angola parce que ce lien culturel synthétisait tous les autres qui existaient entre les deux pays. Dès que le Brésil a commencé à avoir une présence économique, le Brésil a été inséré dans les politiques angolaises comme partenaire culturel. Mais il y avait certes l'obstacle idéologique pour ce partenariat culturel. Ainsi Cuba était le principal partenaire culturel. Mais il y a eu des initiatives envers le Brésil : on a établi des liens avec des universités, avec l'*Embrafilme*, des liaisons entre des écrivains angolais et brésiliens. Je me rappelle qu'une réalisatrice brésilienne, Tereza Souza, est venue à Luanda et a créé un spectacle sur la Reine Jinga. Son expérience a été polémique, son point de vue était marqué par quelques positions radicales du mouvement noir au Brésil. Les Angolais ne s'entendent pas bien avec le mouvement noir brésilien. Les Angolais ne croient pas au modèle brésilien, les trois races, l'harmonie raciale. Il y avait un dialogue difficile entre l'Angola et le mouvement noir brésilien. Le mouvement noir refusait des institutions qui avaient une revendication simplement nationale et non ethnique. Le mouvement noir brésilien était radicalement ethnique, il niait le gouvernement socialiste, nationaliste. Les radicaux brésiliens se liaient aux radicaux angolais contre le projet national, les métis et les Blancs au pouvoir. Mais, bref, la matrice de cette relation culturelle entre le Brésil et l'Angola est permanente. Il y a des moments où elle s'exprime d'une manière, et dans d'autres elle s'exprime d'une autre manière. Avec la présence socialiste, russe et cubaine, la vision sur le Brésil était moins activée, bien sûr au nom de l'idéologie. Odebrecht a commencé à fonctionner comme ambassadeur culturel du Brésil, amenant des artistes brésiliens, de la musique, du cinéma – les meilleurs et les pires. Aujourd'hui je ne suis plus au courant de cette relation. Odebrecht semble toujours active. Elle a participé, par exemple, à la création de la Casa de Angola à Bahia. Entre 1985 et 1989, il y a eu des contacts avec le milieu universitaire. São Paulo a été le premier endroit qui a montré un intérêt littéraire brésilien pour l'Angola. Cela a commencé avec Maria Aparecida Santilli et ainsi cet intérêt s'est diffusé dans d'autres villes de manière très rapide. De

nombreuses universités ont acquis un spécialiste en littérature angolaise. Un autre lien était l'*Associação Cultural Agostinho Neto*, créée par Gil Clemente, qui a reçu des aides de l'Angola pour le projet. Cette association a fonctionné comme un pôle de culture angolaise au Brésil. Les écrivains angolais se sont mis à aller à São Paulo, appuyés par l'intérêt de professeurs brésiliens comme Tânia Macedo et Rita Chaves. On allait publier deux volumes d'essais sur la littérature angolaise avec la participation de personnes d'un peu partout. On a même esquissé le projet d'une association brésilienne de littérature angolaise, appuyée par l'Union des écrivains angolais, cherchant à rassembler les spécialistes en littérature angolaise du Brésil. Le but était de fournir un appui à la diffusion de la littérature angolaise au Brésil, pour promouvoir un échange. Tout cela s'est perdu avec la guerre civile, avec les élections de 1992..., mais montre l'importance, dans la tête des Angolais, d'une image du Brésil en tant que pôle culturel important. Cela est un phénomène inconscient, je ne sais pas comment l'expliquer. Nous n'avons pas cherché une relation similaire avec le Portugal. Le Portugal ne l'accepterait pas, également parce qu'il y a des conflits internes au sein de l'université portugaise à propos de l'Angola. Avec le Brésil, nous n'avons pas hésité, les professeurs brésiliens nous ont donné des contacts dans tout le pays, nous avons formé très vite un réseau, une Al-Qaeda de la littérature angolaise... Mais la guerre civile a détruit cela. Elle en a fini avec le modèle de 1975. Elle a mis le modèle américain à sa place. Maintenant, le ministre de la Culture, Boaventura Cardoso, est en train de rap-peler des gens d'autrefois pour reproduire l'ancien modèle.

J.S. : *Croyez-vous que le MPLA utilise ou a utilisé en quelque sorte cette proximité avec le Brésil au profit de sa propre image ?*

L.V. : Le MPLA est un parti qui intègre cette idée de syntonie entre Angola et Brésil. Il gagne en termes d'image parce qu'il accepte quelque chose qui est acceptée aussi par les masses, qui ont encore une idée peu favorable du Portugal : « s'il doit y avoir des malversations que cela soit en faveur des Brésiliens », telle est la logique générale en Angola. Inconsciemment le Brésil est un archétype, il peut être un faux Brésil, mais quand on dit « Brésil », il y a toujours quelque chose qui s'éveille... Il y a toujours quelque chose qui nous lie au Brésil. Il est vrai qu'il y a d'autres tendances – les Angolais du Nord ont apporté de l'influence française, la musique congolaise... Il y a des groupes alignés sur la musique portugaise. Maintenant, il y a le rap, le soul... Mais je persiste à penser que la matrice du Brésil demeure.

Février et avril 2004, propos recueillis par Juliana Marçano Santil